

## Laval théologique et philosophique



COMBY, Jean, dir., *L'itinéraire mystique d'une femme. Marie de l'Incarnation, ursuline*

Hermann Giguère

Volume 51, numéro 3, octobre 1995

Phénoménologies de l'ange

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400952ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400952ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, H. (1995). Compte rendu de [COMBY, Jean, dir., *L'itinéraire mystique d'une femme. Marie de l'Incarnation, ursuline*]. *Laval théologique et philosophique*, 51(3), 684–686. <https://doi.org/10.7202/400952ar>

l'enseignement de Heidegger et celui de Carl Schmitt des similitudes frappantes. Décidément, la démocratie à venir doit chercher ailleurs son assise théorique et son inspiration.

Lionel PONTON  
*Université Laval*

EN COLLABORATION, **L'itinéraire mystique d'une femme. Marie de l'Incarnation, ursuline.**

Sous la direction de Jean Comby, « Épiphanie Documents ». Paris, Cerf et Bellarmin, 1993, 226 pages.

La Bienheureuse Marie de l'Incarnation (1599-1672) continue de susciter un intérêt qui ne se dément pas depuis qu'Henri Brémond dans *l'Histoire du sentiment religieux en France* a reconnu la qualité de son expérience mystique et l'a mise au rang de celle des grandes mystiques. Les travaux de Dom Jamet, puis de Dom Oury et, récemment celui de Sœur Maria-Paul del Rosario Adriazola (*La connaissance spirituelle chez Marie de l'Incarnation, La « Thérèse de France et du Nouveau Monde »*, Québec, Anne Sigier ; Paris, Cerf, 1989, 876 pages) ont permis d'aller encore plus loin dans la connaissance de cette mystique de chez nous qui fut — hélas ! — ignorée assez longtemps.

L'ouvrage recensé ici a été dirigé par Jean Comby, professeur d'histoire de l'Église à la Faculté de théologie de Lyon et professeur invité, il a quelques années, à la Faculté de théologie de l'Université Laval. Ce livre mérite une mention particulière, car il applique à l'étude de l'itinéraire mystique de Marie de l'Incarnation les ressources de plusieurs disciplines. Il est le résultat d'un séminaire du Laboratoire de la Faculté de théologie de Lyon (France) auquel ont collaboré Joseph Beade, du CNRS, Dominique Bertrand, des « Sources chrétiennes », Louis-Félix Boisset, du Centre théologique de Meylan, Jean Comby, de Lyon, Philippe Étienne, de Lyon, Marie-Louise Gestin, de Chevreaux-Lyon, Colette Gombervaux, de « Sources chrétiennes » et Sylvie Robert, de Lyon. La particularité de cet ouvrage consiste essentiellement en des lectures de texte. « Sans technicité trop poussée », comme l'explique Jean Comby, « les apports de la linguistique moderne ont été utilisés » (p. 8). Le résultat en est une lecture rafraîchissante de Marie de l'Incarnation. Plusieurs articles apportent des points de vue nouveaux et aident en même temps à mieux cerner le mystère de l'existence de celle qu'on a appelé la « Mère de l'Église canadienne ».

L'ouvrage se limite à l'étude de la *Relation de 1654*, l'œuvre majeure de Marie de l'Incarnation qu'elle ne destinait pas à la publication, mais à son fils Dom Claude Martin. Celui-ci cependant avait des attentes qui causèrent un embarras important à sa mère. L'article de Joseph Beade intitulé « De l'autobiographie comme provocation. Essai sur la composition de la *Relation* » mène une enquête sur les compromis que Marie de l'Incarnation a été amenée à faire et sur les retouches que le texte publié par Dom Martin a subies de sa part. Cet article montre que Marie de l'Incarnation, malgré les pressions de son fils, se refuse à un discours sur sa vie et lui « oppose un récit de sa vie » (p. 52). « L'autobiographie, conclut J. Beade, est ici un exercice d'écriture non concertée, et bien moins en vue de la relation du passé que dans l'intention d'une expression et d'une création au présent » (p. 53). On retrouve ici la richesse de ce que Michel de Certeau appelait « l'énonciation mystique ». Le mystique ne fait pas un discours sur Dieu, il transmet une expérience qu'il lit et interprète dans la foi. « Dans les mots avec lesquels on s'écrit soi-même s'inscrit la trace d'un autre », écrit justement J. Beade (p. 54).

Un autre chapitre du livre dû à Sylvie Robert et intitulé « La relation indicible » va tenter, toujours à partir de la *Relation de 1654*, de cerner non seulement ce qui est indicible, mais où se loge l'indicible. L'article fait apparaître à partir du texte même de Marie de l'Incarnation la limite

du langage. « La limite du langage, écrit Sylvie Robert vient du fait qu'il ne saisit pas l'expérience, il est toujours une autre chose qu'elle » (p. 204). Alors pourquoi écrire ? Ses questions nous valent des pages riches et à point (p. 204-219). Qu'il me suffise ici de citer cet extrait : « Si l'expérience en sa force bénéficie d'une telle victoire, écrire l'indicible est sans doute aussi manière privilégiée de permettre à celui (ou celle) qui vit une expérience mystique d'être sauvé de l'anéantissement. L'union à Dieu Marie de l'Incarnation la vit en effet comme "anéantissement" dont elle n'est sauvée que par Dieu lui-même : or dans cette relation où elle frôle la mort, la parole entre les deux époux ne manque pas ; "dans le mariage spirituel, l'âme [...] possède Celui qu'elle aime. Elle est toute pénétrée et possédée de lui" » (p. 216).

Ces deux chapitres sont les plus suggestifs de l'ouvrage dirigé par Jean Comby, mais les autres contributions ne manquent pas d'intérêt elles aussi, notamment les deux études sur le septième et le douzième état d'oraison.

La première étude, celle de Marie-Louise Gestin, s'attache au style de Marie de l'Incarnation dans cet état d'oraison qui décrit le « mariage spirituel » de la Pentecôte 1627. Le système de coordination et le système de subordination analysés sont mis en parallèle avec une scène de *La Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette. « Mme de Clèves ne livre rien, en paroles, conclut l'auteur, Marie de l'Incarnation est toute livrée "corps et biens" » (p. 81-82). La seconde contribution est celle de Colette Gombervaux qui s'attache à la période du 1<sup>er</sup> août 1639 à l'octave de Noël 1645 couverte par le douzième état d'oraison. Cette période est marquée d'épreuves, de souffrances, de révolte des passions qui cohabitent avec la consolation et la paix. Cette étude menée avec rigueur et perspicacité permet à l'auteur de circonscrire de façon plus stricte ce qu'on peut mettre sous le mot « état d'oraison » dans la langue de Marie de l'Incarnation. À travers de nombreuses péripéties extérieures et intérieures, « un "état d'oraison", écrit-elle, n'a d'autre stabilité pour notre mystique que celle d'un don sans repentance dont Dieu arrive à faire profiter pleinement celui ou celle à qui il le destine » (p. 191).

Avant de terminer, il vaut la peine de signaler les titres des autres articles de ce riche ouvrage : « Errance ou exode. Actualité de Marie de l'Incarnation » de Philippe Étienne qui met en parallèle l'appel au voyage d'une certaine jeunesse et les départs de Marie de l'Incarnation ; « Dieu donne les mots, Marie de l'Incarnation et l'Écriture sainte » de Jean Comby qui se limite à la *Relation de 1654* ; puis « Dieu agit le premier. L'oraison de Marie de l'Incarnation » de Dominique Bertrand qui s'intéresse aux états d'oraison tels qu'ils structurent le discours de Marie de l'Incarnation pour en découvrir la « pente générale » (p. 118) et ainsi « nous communiquer non pas son expérience, mais ce qu'elle en a compris au point de le rendre utile à d'autres » (p. 130) ; et « Souffrir : un chemin » de Louis-Félix Boisset qui retrace l'ensemble de l'itinéraire de Marie de l'Incarnation sous son aspect de « combat sans cesse repris » (p. 135).

Pour qui ne veut pas se limiter à la dévotion envers les mystiques, mais cherche dans leur compagnie des guides et des maîtres de vie spirituelle, l'ouvrage du Groupe de travail du Laboratoire de la Faculté de théologie de Lyon peut servir d'initiation sûre à la lecture de Marie de l'Incarnation, mais en même temps à celle des mystiques en général. On doit remercier Jean Comby d'avoir mis à la disposition d'un large public le fruit des recherches du Groupe de travail. Son intérêt pour Marie de l'Incarnation, sûrement attisé, lors de son séjour parmi nous, a conduit à une forme de renouvellement des études sur Marie de l'Incarnation qui est bienvenue. En effet, c'est en analysant de plus en plus les écrits de la Bienheureuse qu'on découvre non seulement le cheminement lui-même d'une mystique, mais encore plus une guide et maîtresse de vie qui renvoie le ou la disciple qui veut la suivre non pas à un modèle à imiter, mais à sa propre expérience de croyant ou de croyante sur les chemins de la rencontre amoureuse du « Bien-aimé ». C'est la marque d'un

maître, en effet, de ne pas emprisonner, mais de libérer et rendre à lui-même le disciple pour qu'il suive son chemin.

Hermann GIGUÈRE  
*Université Laval*

René HOVEN, **Lexique de la prose latine de la Renaissance**. New York, Cologne, Leyde, E.J. Brill, 1994, 427 pages.

Alors que les études classiques, grecques ou latines, sont depuis longtemps en perte de vitesse, on constate, par ailleurs, l'essor inattendu que prennent les études dites néo-latines. C'est ce dont témoignent, par exemple et en particulier, ces congrès internationaux qu'organise avec un succès croissant la *Societas internationalis studiis neolatinis provehendis* ou *Association internationale d'études néo-latines*, elle-même fondée en 1971. Il y a là un paradoxe qui peut étonner : ces études et recherches participent-elles de cette vague de fond d'un retour aux sources de notre culture ? S'agit-il plutôt d'une mode transitoire, engouement passager né d'une vaine nostalgie ? Seul, l'avenir tranchera, mais la présence de nombreux et très jeunes chercheurs au sein de la dite association, comme leur participation active à ses divers congrès, semble d'ores et déjà favoriser la seconde hypothèse.

Quoiqu'il en soit, l'intérêt pour les études néo-latines en tant que telles est chose relativement récente et se trouve donc inévitablement limité par un manque d'instruments de travail adéquats et spécifiques. C'est à cette lacune que veut remédier, au moins en partie et déjà en une large mesure, le travail remarquable de René Hoven, ancien professeur à l'Université de Liège, qui nous propose son *Lexique de la prose latine de la Renaissance*.

Œuvre minutieuse et fruit d'une très longue patience, ce *Lexique* s'inscrit, littéralement, dans le prolongement du *Dictionnaire latin-français* de F. Gaffiot, dont il est en quelque sorte le descendant naturel, le vocabulaire propre au néo-latin étant, par définition ou par convention de notre auteur, celui qui n'apparaît pas dans le célèbre dictionnaire.

M. Hoven a lu et patiemment dépouillé les œuvres en prose de quelque 150 auteurs, allant de Pétrarque à Juste Lipse et cette lecture de plusieurs milliers de pages lui a fourni la matière de 8 550 notices, se rapportant soit aux mots ne figurant pas dans le Gaffiot, ce qui est le cas de 7 100 entrées, soit encore aux acceptions nouvelles données par les auteurs néo-latins aux mots reçus par les anciens.

Ces nombres à eux seuls témoignent de l'étonnante vitalité de cette langue souvent qualifiée de morte qui, en fait, n'a cessé de s'adapter aux conditions changeantes de la vie concrète de cette époque, assimilant ainsi ces nombreux néologismes techniques et ces termes empruntés à la vie courante, au langage juridique, théologique ou religieux, en une efflorescence d'autant plus significative qu'elle allait en principe à l'encontre de la volonté affichée de ses créateurs d'en revenir à une romanité non corrompue.

Plus que ce que l'on est en droit d'attendre d'un simple lexique, chaque notice donne sous forme concise, mais très claire, les informations essentielles concernant le vocable ou son acception particulière : variations graphiques, références textuelles, sens précis, illustré, le cas échéant, de quelque citation, origine du mot, fréquence de son utilisation, etc.

L'A. signale également la période de la latinité où tel mot a été employé pour la première fois dans tel sens donné, soit en latin « classique », en latin tardif ou en latin médiéval. Les termes dits